

PARIS SOUS LES EAUX

Un récit de Sophie Crépon/ Je lis des Histoires vraies n°191.

1

UNE RÉUNION D'URGENCE

Paris, samedi 22 janvier 1910, 18 heures

Posté devant la fenêtre, Paul est fasciné par les gouttes d'eau qui ricochent sur les pavés de la cour intérieure. En quelques minutes, elles ont formé un petit torrent qui dégringole en glougloutant vers les évacuations d'égout.

- Paul ! Tu viens ? Le grand chef nous appelle !

La tête du commis qui s'encastre dans l'embrasure de la porte est aussi joviale que d'habitude. « Il n'y a pourtant pas de quoi », songe Paul. Depuis des jours, on assiste à un véritable déluge.

Dans la salle de réunion de *L'Illustration*, les conversations vont bon train. René, le rédacteur en chef, a pris place au bout de la grande table. Sous la lumière blafarde des lampes à gaz, son visage est grave. Il frappe dans ses mains pour ramener le silence.

- Messieurs, s'il vous plaît !

Paul prend place aux côtés des rédacteurs et des dessinateurs de la rédaction. Pour une fois, l'équipe est au complet.

- Messieurs, reprend René, la situation est préoccupante.

L'été et l'automne ont été extrêmement pluvieux. Les réservoirs situés en amont de la Seine débordent. Les

ingénieurs du Service hydrométrique¹ et la Préfecture craignent une crue record.

- Il serait temps que les autorités se réveillent, grogne un rédacteur. Mon voisin m'a raconté qu'au pont d'Austerlitz le niveau de la Seine atteint déjà 1 mètre au-dessus de la normale...
- - Tout de même, interrompt Paul. La crue ne peut pas être pire que celle de 1876² ? Depuis, on a fait des progrès ! Les quais ont été rehaussés, des kilomètres de galeries d'égout ont été construits...
- Je crains que si, Paul, soupire René. On m'a signalé ce soir que l'Yonne et la Marne se sont transformées en torrents... Autant te dire que, d'ici un jour ou deux, leurs eaux vont se déverser dans la Seine. La situation va empirer ! Et ce n'est pas tout : un véritable lac s'est formé du côté de Villeneuve-Saint-Georges³. Certains habitants ont dû être évacués en urgence.
- Qu'est-ce qu'on fait, alors ? Un numéro spécial ? demande Paul.

L'Illustration est un hebdomadaire à grand tirage. René sait qu'il doit informer les Parisiens confrontés aux inondations

¹ Administration chargée de surveiller les cours d'eau et de prévoir les inondations.

² En 1876, les eaux de la Seine étaient montées de plus de 6 mètres.

³ Ville située à 20 km à l'Est de Paris (dans l'actuel Val-de-Marne).

Il faut faire mieux que *Le Petit Parisien* ou *La Vie illustrée*, les journaux concurrents !

- Je ne veux voir personne à la rédaction pendant trois jours, ordonne René. Tout le monde sur le terrain ! Rapportez-moi des témoignages. Il me faut tous les textes pour le 28 janvier à midi au plus tard. Toi, Paul, tu m'accompagnes, j'ai besoin d'un assistant pour prendre des photographies⁴.

2

UN SPECTACLE DESOLANT

Paris, samedi 22 janvier 1910, 18 heures

Depuis quatre jours, Paul et René « naviguent » dans les rues inondées de la capitale. Embarqué à leurs côtés, Henri, un sauveteur de la Brigade fluviale⁵, manie adroitement l'un des canots réquisitionnés par la Préfecture pour venir en aide aux habitants. Pour son tout premier reportage, Paul est impressionné. Les berges de la Seine sont méconnaissables. Une eau boueuse, sale et glaciale se répand dans les rues sur plusieurs kilomètres. Elle charrie des débris de toutes sortes, rejetés par les égouts. Ici et là, au-dessus des flots, émergent des troncs gorgés d'humidité, des réverbères à moitié arrachés, des bancs en piteux état...

⁴À l'époque, on utilise déjà des appareils assez facilement transportables.

⁵Lire la fiche « La Brigade fluviale de Paris ».

En guise de trottoirs, des militaires ont dressé à la hâte des passerelles de bois pour permettre aux habitants de se déplacer sans se mouiller. Paul se pince le nez. À certains endroits, l'odeur est insupportable.

- Qu'est-ce qui sent si mauvais ? demande René.
- Les ordures... soupire Henri. Les tombereaux chargés de la collecte des déchets ne peuvent plus circuler. Alors monsieur Lépine⁶ a ordonné que toutes les ordures soient jetées dans la Seine !
- C'est une catastrophe, murmure René. Regardez ces pauvres gens...

Au coin de la rue, un groupe de femmes et d'enfants emmitouflés dans des manteaux se sont amassés sur un embarcadère provisoire. En quelques coups de rame, Henri amène le canot à leur hauteur.

- Bonjour, madame, dit Henri. Je suis employé de la Brigade fluviale. Nous sillonnons Paris pour venir en aide aux victimes ; Je peux vous conduire quelque part ?
- Ça va aller, monsieur, répond une femme. Nous attendons l'arrivée des chalands⁷ de sauvetage.
- Que vous est-il arrivé ? demande Paul en prenant une photo sous le regard approbateur de René.

⁶Avocat français devenu Préfet de police de Paris ; Louis Lépine (1846-1933)

⁷Bateau à fond plat servant d'habitude au transport des marchandises.

- Notre immeuble a été entièrement inondé, soupire la femme. Des caves au rez-de-chaussée, tout est perdu: les meubles, les réserves de charbon et de pommes de terre. Et plus de poêle pour se chauffer...
- Où allez-vous dormir, alors ? demande Paul.
- Chez les religieuses, place Saint-Sulpice... Elles ont ouvert leurs portes pour accueillir le temps qu'il faut les femmes et les enfants victimes des inondations.

Après avoir salué la dame, Henri s'éloigne de l'embarcadère. Calé au fond du canot, René prend quelques notes et consulte un plan de Paris.

- Henri, quels sont les arrondissements⁸ les plus touchés ? demande t-il.
- Tous les quartiers bas de Paris sont concernés : les 12^e, 13^e, 7^e, 15^e et 16^e arrondissements. Mais c'est surtout en banlieue, à Joinville, Ivry ou Gennevilliers, qu'il y a le plus de grabuge ! Des milliers de gens sont obligés de s'exiler...
- Peut-être faut-il aller voir les commerçants du quartier de Bercy, dans le 12^e arrondissement ? suggère Paul en interrogeant René du regard. Il paraît que les entrepôts de vin sont noyés. On y voit flotter des dizaines de tonneaux !

Henri réfléchit un moment.

- Vous devriez plutôt aller vers la gare Saint-Lazare.
- Pourquoi ? demande René.
- J'ai entendu dire que le préfet Lépine va s'y rendre, souffle Henri. Il paraît que la gare est transformée en piscine !

3

LA VISITE DU PRÉFET LÉPINE

Le lendemain matin, 27 janvier, 12 heures

« Nous sommes devant la gare St-Lazare depuis deux heures. Henri avait raison. Comme la gare d'Orsay, Saint-Lazare a subi les assauts de la Seine. Une immense nappe d'eau a recouvert la place et les rues à tel point que l'on craint un effondrement. Personne, ni les ingénieurs ni les autorités, n'attendait le fleuve à plus d'un kilomètre de son lit !

Le sous-sol de Paris est un morceau de gruyère, à cause du métro en construction. Les eaux de la Seine se sont engouffrées dans les galeries en travaux pour remonter en surface ! Du coup, la vie du quartier est complètement désorganisée. Mais les Parisiens font preuve de beaucoup

⁸ Depuis 1860, la ville de Paris est divisée en vingt arrondissements.

de courage et de solidarité. Tout à l'heure, j'ai vu un facteur juché sur des échasses. Malgré les difficultés, le brave homme assurait sa tournée de courrier. Un charretier a sauvé de justesse un chiot égaré que les flots menaçaient d'emporter.

J'ai vu aussi quelques individus très en colère. Ceux-là n'ont pas hésité à s'aventurer dans les rues inondées pour venir exprimer leur colère... Ils attendent monsieur Lépine qui doit arriver d'un instant à l'autre. »

Le crayon de Paul vole sur les pages de son carnet. Avec René et Henri, il s'est installé sur les escaliers d'un immeuble en attendant la venue du préfet.

- La situation ne va pas s'arranger, prédit René en regardant le ciel. Un météorologue m'a confié tout à l'heure que le baromètre descendait. Il va continuer de pleuvoir dans les prochains jours.

- Regardez ! s'exclame Paul. C'est monsieur Lépine !

Au bout de l'une des rues qui convergent vers la gare, un canot chargé de messieurs habillés de noir est apparu.

- En effet, approuve René. Je le reconnais à son chapeau melon et à sa canne. Je crois qu'il est accompagné du président de la République et d'Aristide Briand⁹. Allons-y ! Paul, je compte sur toi pour poser des questions à ces messieurs. Montre-moi ce que tu sais faire !

⁹ Il s'agissait d'Armand Fallières. Aristide Briand était président du Conseil (Premier ministre).

- Oui, chef ! assure Paul en clignant de l'œil.

Mais René ne l'entend pas. Il s'est déjà précipité au bas de l'escalier pour rejoindre les mécontents rassemblés qui commencent à lever le poing et à vociférer.

- Monsieur le Préfet, une question, s'il vous plaît ! interpelle René en haussant la voix pour couvrir les huées. Dans cette catastrophe, les Parisiens reprochent aux autorités leur imprévoyance. Qu'avez-vous à répondre ?

Paul s'est rapproché pour ne pas en perdre une miette. Il admire son rédacteur en chef pour son audace et son professionnalisme. Monsieur, se défend le préfet, nous avons la situation en main. Les ravitaillements en nourriture s'organisent grâce aux pompiers, aux mariniers et aux fantassins de l'armée. Nous avons fait venir de Brest et de Dunkerque des marins en renfort et des canots supplémentaires. Et je vous rappelle que la ville d'Angers nous a envoyé des pontonniers du génie pour réparer les ponts endommagés.

- Où sont les besoins les plus urgents ? ose demander Paul, rougissant.

Le préfet, embarrassé, toussote et hésite un moment avant de répondre.

- Dans les hôpitaux... À Boucicaut¹⁰, en particulier. Les malades vont être évacués dans les heures qui viennent.

¹⁰ Bâti sur un seul niveau, cet hôpital du 15^e Arrondissement a été le plus touché par les inondations. Il a fermé en 2000.

UNE COURSE CONTRE LA MONTRE

- Boucicaut ? ce n'est pas à côté..., soupire René en regardant le préfet s'éloigner.
- René, laisse-moi y aller, supplie Paul.

René le regarde d'un air pensif et déclare enfin :

- Eh bien, c'est entendu. Prouve-moi de quoi tu es capable ! Je compte sur toi. Et ne perds pas de temps, il est déjà tard...

Paul, le cœur battant, s'éloigne en hâte, accompagné d'Henri qui a décidé de le suivre. L'hôpital Boucicaut est dans le sud, à l'opposé de la gare Saint-Lazare.

- Plus facile à dire qu'à faire, murmure Henri en regardant autour de lui. Il n'y a même plus d'omnibus¹¹...

Depuis le début de la journée, le niveau de la Seine a continué de monter. Elle atteint désormais 8,62 mètres, soit 2 mètres de plus qu'en 1876. La capitale est paralysée. La plupart des usines productrices de gaz, d'air comprimé et d'électricité, noyées ou privées de charbon, ne fonctionnent plus. Les tramways électriques gisent comme de grosses masses inutiles au milieu de la chaussée. Le métro est fermé et la plupart des ponts, interdits ou inaccessibles.

¹¹ Les omnibus parisiens étaient tirés par trois chevaux ; ils transportaient 40 passagers. Le dernier sera retiré de la circulation en 1913.

Revenus sur les bords de la Seine à la hauteur du pont de Grenelle, Paul et Henri se dirigent vers un embarcadère de la Compagnie des bateaux parisiens¹² dans l'espoir d'en trouver un pour atteindre l'hôpital, situé sur la rive opposée. L'employé, à l'abri dans une guérite, secoue la tête, l'air désolé.

- Je ne peux rien faire pour vous. Nos navettes ne circulent plus : il n'y a pas assez de hauteur pour passer sous les ponts !

Paul se mord les lèvres. Il s'en doutait... Juste devant lui, les eaux du fleuve lèchent déjà le haut des arcades du pont de Grenelle.

- Les péniches qui transportent le charbon sont bloquées, elles aussi. Des centaines de mariniers sont au chômage ! soupire encore l'employé.

Paul presse le pas. Leur seule chance est le pont Mirabeau, encore ouvert à la circulation. Il faut marcher quelques dizaines de minutes.

- Nous ne sommes pas les seuls à y avoir pensé, murmure Henri, une fois sur place.

Le pont est encombré de piétons et de voitures à bras chargées de meubles et de couvertures. Paul se précipite dans la foule, suivi d'Henri. En jouant des coudes, le jeune garçon parvient tout de même à passer. Paul, essoufflé, aperçoit au bout du pont un omnibus bondé de voyageurs.

¹² Entreprise assurant le transport des voyageurs sur la Seine. Fermée en 1934.

- Dépêche-toi, Henri ! crie le jeune garçon. Avec un peu de chance, il va nous déposer à côté de l'hôpital !

5

PANIQUE À L'HÔPITAL

Une heure plus tard, à la nuit tombée, Paul et Henri arrivent enfin à l'hôpital Boucicaut. Une partie du quartier est plongée dans l'obscurité, malgré les lumignons¹³ de fortune posés pour remplacer les réverbères hors service. Leur faible lumière se reflète dans les rues inondées et lugubres.

À l'accueil du bâtiment principal, l'affolement s'est emparé du personnel. Dans une confusion incessante de cris et de va-et-vient, des dizaines de pompiers et de brancardiers se relaient pour installer les malades dans les ambulances.

Tandis qu'Henri rejoint les équipes de sauveteurs, Paul se tourne vers une infirmière occupée à refaire le pansement d'une grand-mère.

- Je suis journaliste, dit Paul. Qu'est-ce qui se passe ?
- Le directeur vient d'ordonner l'évacuation des 300 malades.

L'infirmière ouvre une porte donnant sur un escalier.

- L'eau a inondé le sous-sol, dit-elle en invitant Paul à descendre. Plus de gaz, plus de ravitaillement en médicaments ni en vivres...

L'hôpital est en piteux état. Les flots ont dévasté les lessiveuses de la buanderie. Des draps souillés traînent en boule dans les corbeilles renversées. Dans la cuisine, les agents de la ville chargés de sauver les réserves de fruits et de légumes encore comestibles pataugent dans 50 centimètres d'eau.

- On ne pourra pas rouvrir l'hôpital avant longtemps, soupire l'infirmière. Le microbe de la fièvre typhoïde¹⁴ est présent dans la Seine. Il faudra tout désinfecter ! Cela prendra des mois...

Les autres salles, les chambres et les dortoirs ne sont pas plus épargnés. Par les portes brisées, Paul contemple, le cœur serré, le mobilier disloqué et les murs cloqués d'humidité. Un pompier rassure une fillette en pleurs, effrayée par l'eau qui inonde le sol.

- La petite fait des cauchemars, elle a eu peur de se noyer, murmure l'infirmière. Nous avons construit des barrages autour de l'hôpital mais ça n'a servi à rien. L'eau est passée sous les portes...

Paul s'approche d'un vieillard encore alité.

- Monsieur, savez-vous où vous allez être évacué ?

¹³ Lampes à bougie.

¹⁴ Maladie infectieuse.

- À l'hôpital Broussais...
- Êtes-vous inquiet ?
- Non, soupire le vieil homme. Mais je voudrais rassurer ma fille. Elle se trouve en province et toutes les communications sont coupées. Je ne peux même pas lui envoyer un télégramme !

Pendant des heures, Paul infatigable, court d'une chambre à l'autre, rassure les malades, interroge et photographie les médecins et les sauveteurs.

À l'aube, enfin, l'évacuation est terminée. Paul est épuisé mais heureux d'avoir pu faire son travail tout en apportant de l'aide. Il retrouve Henri devant l'accueil de l'hôpital à présent déserté. Dans quelques heures à peine, il doit être revenu au journal pour rendre ses articles et ses photos.

- Tu arriveras à temps, petit, le rassure Henri. Tu as bien travaillé. René sera content de toi !

6

GRAND REPORTER !

Deux jours plus tard, au siège du journal René entre en coup de vent dans la rédaction et se précipite dans le bureau de Paul. Il tient à la main le dernier numéro Spécial de *L'Illustration*.

- Paul ! Tes photos et tes articles ont beaucoup ému le public ! On a vendu deux fois plus de numéros que d'habitude !
- Mieux que *Le Petit Parisien* ?

- Oui ! Et il y a mieux : tes articles ont fait réfléchir les autorités. Le gouvernement a décidé de construire de nouveaux réservoirs en amont de la Seine. À l'avenir, elle ne débordera plus autant ! Je suis fier de toi, Paul. Je te nomme Grand Reporter, tu l'as vraiment mérité.

Paul sourit. C'est la deuxième bonne nouvelle de la journée ! Depuis hier, le niveau de la Seine redescend enfin après douze jours de crue continue.

- Tu te mets tout de suite sur le prochain numéro, ordonne René. On va le consacrer aux dégâts de la crue et aussi aux réparations. Parce que, si tu veux mon avis, on n'a pas fini de parler des inondations de 1910...

FIN

LEXIQUE

Affluent : cours d'eau qui se jette dans un fleuve (ou une autre rivière)

Amont : partie d'un cours d'eau située vers la source par rapport à un point donné.

Aval : partie d'un cours d'eau située vers l'embouchure (vers la vallée) par rapport à un point donné. Le courant allant de l'amont vers l'aval.

Barrage : mur construit en travers d'une rivière pour retenir l'eau afin d'en régulariser le cours.

Berge : bord d'un cours d'eau, souvent aménagé par l'homme.

Crue : augmentation temporaire du niveau des eaux d'un cours d'eau, pouvant provoquer son débordement.

Embouchure : endroit où le fleuve se jette dans la mer ou dans un lac.

Lit : creux du sol dans lequel coule une rivière ou un fleuve.

Méandres : courbes décrites par le tracé d'un cours d'eau.

Précipitations : chutes de pluie, de neige ou de grêle.

Rive droite : lorsqu'on se déplace dans le sens du courant, partie située sur la droite.

Rive gauche : de l'autre côté de la rive droite.

Source : C'est l'endroit où prend naissance un cours d'eau. La source de la Seine se situe sur le plateau de Langres (région de la Bourgogne).